

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

Le Général Baron de CHAMORIN

Vitam impendere vero.

I

Faire revivre, grâce à notre récit, une époque glorieuse entre toutes, extraordinairement féconde en actes d'héroïsme, et la proposer en exemple à nos jeunes générations trop amollies par le bien-être, ou tout au moins troublées par les doctrines décevantes de la paix à tout prix, tel est le but que nous avons visé en consacrant ces quelques lignes à la mémoire d'un des nombreux héros du premier Empire : le général baron de Chamorin.

Appartenant à une famille essentiellement militaire, il nous a paru que s'il y avait des plumes plus autorisées que la nôtre pour célébrer les louanges d'un des immortels participants de l'épopée impériale, il n'en était pas qui fût plus sincère, et à l'instar de Michel Montaigne, le fameux auteur des *Essais*, nous nous bornerons à dire : ceci est un ouvrage écrit de bonne foi. Vital-Joachim Cha-

morin naquit à Bonnelles, dont le Conseil municipal vient de décider l'apposition d'une plaque commémorative sur la maison qui l'a vu naître, dans le département de Seine-et-Oise, le 16 août 1773 ; il était fils d'un valet de pied du duc d'Uzès ; sa mère s'appelait Marie-Joanny de Cherchi. D'une humble extraction, sa famille le destinait à la carrière paisible du notariat. Ses goûts personnels, ainsi que le cours des événements l'entraînèrent irrésistiblement vers la carrière des armes ; tout contribuait à l'y pousser, sa haute stature, sa force physique remarquable, la nature de son esprit et de son caractère. Aussi, dès l'âge de quinze ans, entra-t-il au régiment de Champagne-Infanterie ; ce régiment devint, plus tard, le 7^e de ligne, et il y fut incorporé le 23 décembre 1788, quelques mois à peine avant l'ouverture des Etats-Généraux de 1789. Chamorin fut fait caporal dans ce même régiment, le 27 avril 1792, et fourrier le 27 mai suivant. Ses débuts furent donc modestes et n'eurent pas la rapidité foudroyante qui signala les origines de la vie militaire de quelques-uns de ses compagnons d'armes.

Sa première campagne est de la même année. Il faisait partie de l'armée du général Montesquiou, qui envahit la Savoie, alors partie intégrante du royaume de Sardaigne, et il fit ses premières armes à la prise de Nice et au combat de Sospello, les 27 septembre 1792 et 14 février 1793. Ce brillant début lui valut le grade d'adjudant au 6^e bataillon de l'Hérault, le 17 juillet de cette même année. Envoyé à l'armée des Pyrénées Orientales, il eut pour chefs successivement les généraux Du-

gommier et Pérignon, et prit une part active au siège et à la prise de Campredon. En récompense de sa conduite, le grade de sous-lieutenant lui fut conféré le 27 vendémiaire an II ou 14 octobre 1793. Le 11 floréal suivant, il participa à l'affaire du Boulou et à la prise du camp retranché de ce nom. C'est là qu'il reçut sa première blessure, un coup de bis-caïen à la jambe gauche, en pénétrant, le premier, dans la redoute dite de Montesquieu. Renversé du choc, il se relève aussitôt et suivi seulement de deux grenadiers, se précipite sur l'ennemi, s'empare des canons qui défendaient la redoute, les tourne et en dirige le feu sur les Espagnols qui s'enfuient en désordre, abandonnant une position considérée comme inexpugnable.

Pour prix de cette action héroïque, le général en chef Pérignon le nomme provisoirement capitaine sur le champ de bataille. Le 26 thermidor suivant, sa vaillance au combat de Saint-Laurent-de-la-Mouga le fait confirmer dans ce grade; et à partir du 28 de ce mois, il compte au 8^e bataillon de la Côte-d'Or, devenu plus tard le 12^e de ligne.

II

Bientôt après, Chamorin passe à l'armée du Rhin sous les ordres du général Meunier; pendant le peu de temps qu'il y demeure, il trouve le moyen de se distinguer au siège de Mannheim et au combat sur la Primf. Nos revers dans le nord de l'Italie, où commandait Schérer, déterminent la création d'une nouvelle armée; il quitte les bords du Rhin

pour franchir les Alpes et faire partie de cette nouvelle armée.

Il culbute les Autrichiens à Lodi, à Frosinone et à Borgo-Forte, ainsi que sous les murs de Mantoue. Ce militaire, redoutable aux ennemis de l'extérieur, savait, quand il avait affaire à ceux de l'intérieur, user des mesures de prudence et de conciliation.

Il faisait mieux que de combattre la guerre civile ; il savait, par son attitude ferme et modérée, en étouffer les germes.

C'est ainsi qu'envoyé de Lyon, du 9 germinal au 1^{er} floréal an IV, pour soumettre les rebelles de la Haute-Loire, en attendant le départ de son corps d'armée pour l'Italie, il apaisa promptement une mystérieuse conspiration qui du Berry cherchait à s'étendre au Velay, sans combat et par le seul ascendant de la persuasion.

En reconnaissance, le 11 floréal an IV, le gouvernement le nommait capitaine aux grenadiers du 2^e bataillon de sa demi-brigade ; il y avait alors dans chaque régiment des compagnies d'élite de ce nom.

En Italie, ce fut sous les ordres du général Dallemagne qu'il combattit à Lodi.

Le 7 fructidor, il se trouve devant Borgo-Forte dont les portes nous sont fermées.

A l'approche de notre armée, l'ennemi s'était porté en avant de la ville et en défendait l'entrée par des barricades.

Chamorin y pénètre le premier, à la tête des tirailleurs et des grenadiers de la brigade Girardon. Donnant l'exemple d'un noble désintéressement, commun à cette époque, il refuse le grade de chef de bataillon, qui lui est offert, préférant rester à la tête de ses gre-

nadiers. Les ponts de Ronco et d'Arcole où la douzième demi-brigade se couvrit de gloire, sous les ordres et sous les yeux du général en chef Bonaparte, furent encore témoins de sa bravoure.

En l'an VII, toujours sous les ordres du général Dallemagne, il entre dans Rome, et le 5 nivôse, non loin de là, avec cette intrépidité qui le caractérisa toujours, il franchit, à la tête des grenadiers polonais, les murs de la ville de Frosinone, prise d'assaut, et y entre le premier. Le général Girardon demande de nouveau pour lui le grade de chef de bataillon. Il suit à San-Germano, la brigade de ce général, et dans le trajet, s'empare d'un parc d'artillerie autrichien de quatre-vingts pièces de canon.

Puis, dans la campagne de Naples, à la prise du château de Saint-Elme, il bat les Lazzaroni et les refoule dans la place de Naples, où ils sont faits prisonniers. Devenant alors aide-de-camp du général Girardon, il quitte l'infanterie pour passer, avec son grade, au 6^e hussards, le 1^{er} messidor an VIII.

Peu de temps après, pour se remettre de ses blessures, le général Girardon est obligé de rentrer en France, et le général Sauret, commandant le territoire de Venise, le prend pour aide de camp le 7 mars 1800. Préférant le service des camps à un emploi sédentaire, il est attaché à l'état-major du général de division Watrin et va faire sous ses ordres une nouvelle campagne en Italie. Dans cette seconde série de victoires, Chamorin se distingue d'une manière toute particulière à la prise d'Ivée et au combat de Casteggio, village pris et repris trois fois et qui ne reste au pouvoir

des Français que quand les Autrichiens acculés au torrent de Coppo y sont précipités. Il est cité à l'ordre du jour par le général Malher et reçoit les félicitations du général Watrin.

Le 20 prairial an VIII, au combat de Montebello, il est blessé d'une balle à la hanche droite, et deux jours après, à Marengo, le 14 juin 1800, il a deux chevaux tués sous lui en portant les ordres de son général.

Au passage du Mincio, il est frappé d'une balle au côté droit de la poitrine, n'en reste pas moins à son poste toute la journée, traverse la rivière un des premiers, rejette les Autrichiens sur la rive opposée, et le soir se fait encore remarquer à la prise du moulin de la Volta.

Il est fait chef d'escadron, sur le champ de bataille, par le général en chef Brune et cité avec les plus grands éloges par les généraux Dupont et Watrin.

Passé, à cette date, au 11^e hussards, il reste attaché à l'état-major du général Watrin et devient son aide de camp définitif par décision ministérielle du 1^{er} nivôse an X.

Le gouvernement consulaire ayant jugé à propos de retirer son commandement au général Tharreau, le général Watrin alla le remplacer à l'île d'Elbe. Chamorin l'y suivit et y resta jusqu'à la reddition de Porto-Ferrajo.

Le 29 thermidor an IX, les Anglais font une descente dans la baie de Bagnaja. Chamorin les repousse et les chasse devant lui avec tant de courage qu'il manque d'être victime de son impétuosité. Entraîné par les fuyards, il est contraint de monter sur une de leurs chaloupes ; mais, tandis qu'ils sont occu-

pés à s'éloigner du bord, dont les batteries menacent de couler les embarcations, il se jette à la mer, et arrive sain et sauf à la plage malgré une grêle de balles.

Le 27 fructidor, dans une seconde descente que tentent les Anglais vers Marciana, à la tête d'une vingtaine d'hommes, il repousse un bataillon ennemi auquel il fait 25 prisonniers. Mûrat le recommande alors dans les termes les plus bienveillants à la faveur du premier Consul en appelant sur lui toute sa sollicitude. Plus tard, il est chargé d'aller arrêter les termes de la capitulation de Porto-Ferrajo. Sur ces entrefaites, la signature de la paix d'Amiens, entre la France et l'Angleterre, évita au commandant anglais la douleur de se soumettre aux clauses de cette capitulation.

Il fit partie de l'expédition de Saint-Dominique contre les noirs révoltés ; cette expédition échoua bien plus par suite du climat que des difficultés stratégiques ; là comme partout notre héros se distingue entre tous.

A peine touche-t-il terre, qu'à la tête de 76 hommes, il chasse les insurgés de la ville du Cap haïtien, qu'ils venaient d'incendier, et il donne de nouveau la mesure de ses talents militaires, en les battant dans deux ou trois escarmouches.

III

La mort de son général, victime de la fièvre jaune, le force à rentrer en France, où il reçoit la croix de la Légion d'honneur qu'avait demandée pour lui le général Wa-

trin. Le 23 janvier 1804, il est nommé chef d'escadrons au 3^e régiment de cuirassiers et se rend avec ce régiment au camp de Boulogne. Placé avec son grade dans les grenadiers à cheval de la garde impériale, le 5 septembre 1805, il va faire en Allemagne les campagnes de l'an XIII et de l'an XIV avec la grande armée.

A Austerlitz, il s'empare d'un convoi russe dont il sabre l'escorte et reçoit de l'empereur des éloges dont ce dernier n'était pas prodigue.

Aussi, le 14 mars 1806, le grade d'officier de la Légion d'honneur vient récompenser sa belle conduite depuis le commencement de la campagne. Il combat à Iéna, le 14 octobre 1806, puis à Hoff le 6 février 1807.

A la bataille si sanglante d'Eylau, le 8 février 1807, le maréchal Bessières, duc d'Istrie, lui annonce pendant l'action qu'il va être fait colonel. Sous les ordres du brave Lepic, il venait, avec son escadron, de traverser deux fois de suite trois lignes ennemies sans être atteint de la plus légère blessure.

Nos lecteurs recevront avec plaisir communication de la lettre ci-jointe, écrite le lendemain de la bataille, et sur le lieu même où il s'était illustré :

Preussich-Eylau, 9 février 1807, 7 h. du matin.

« Vous me demandez comment nous passons notre carnaval dans cette triste Pologne ? Voici un épisode de nos divertissements qui vaudra bien tout ce que vous pourrez nous conter de vos plaisirs parisiens. Il est tout récent et ne date que d'hier. Vendredi dernier,

il y a eu bal à petit orchestre aux environs de Hof et à Hof. Les masques étaient les Russes avec lesquels nous n'étions pas d'accord. Ils voulaient la place, nous la voulions aussi et nous avons réussi à les en chasser.

« Hier, dimanche gras, grand bal à grandissime orchestre, sous la direction de S. M. l'Empereur, autour de la petite ville de Preussich-Eylau, qui a illuminé la fête. Ici la salle de danse était immensément plus grande et la querelle a été infiniment plus vive. Une plaine d'une étendue de quelques lieues, traversée de quelques légers ravins, entrecoupée de marais glacés et couverts d'une neige épaisse qui ne cessa de tomber pendant une partie de la journée : voici le théâtre de nos ébats. La neige qui nous fouettait le visage en énormes flocons, nous gêna beaucoup, mais ces fleurs d'une nature toute nouvelle en matière de décors ne seyaient pas mal à la saison ; et quelques grands sapins dis-éminés ça et là et couronnés des guirlandes les plus blanches, ne contribuaient pas peu, par leur sévère physionomie, à donner un singulier aspect à la fête qui a été terriblement bruyante. Bref, nous nous sommes battus toute la journée, et après une lutte des plus acharnées, où le terrain a été disputé pied à pied, les Russes ont fini par nous céder le champ de bataille. Ce matin, il est hideux à voir. Je montais ma bonne Charlotte qui franchissait les cadavres en bondissant avec une ardeur incroyable ; vous l'en aimerez davantage. Il ne m'est rien arrivé, quoique nous ayons été serrés de bien près par trois corps de l'armée russe que nous avons traversés deux fois, ayant en tête notre intrépide colo-

nel. Le pauvre Dahlemann, des chasseurs de la garde, a été tué. Je le connaissais depuis la campagne d'Italie ; c'est une grande perte.

« Ne me demandez pas si je pensais à vous ; cela est et sera toujours. Votre souvenir me semble le talisman qui me protège partout ; mais ici je l'avoue, ma pensée vous a été un instant infidèle ; il fallait sérieusement songer à se tirer de la bagarre. Elle a été rude et je ne crois pas qu'un seul d'entre nous ait pu penser à autre chose pendant près de deux heures, qu'à sabrer, pointer et parer.

« Nous sommes revenus comme par miracle et au grand étonnement de tous. Nos tirailleurs ne voulaient plus nous reconnaître, tant nous étions bien déguisés et empêchés qu'ils étaient par la neige qui tombait toujours. Ils nous ont reçus à coup de fusils. Mon brave ami Vreuil a été blessé. Je n'ai pas eu une égratignure. Mon cheval en a été quitte pour une large entaille qui ne sera rien. Le maréchal Bessières m'a annoncé, quand nous avons rejoint le quartier général, que l'Empereur me faisait colonel. Sa Majesté n'a oublié personne et franchement nous méritions un peu qu'elle pense à nous : nous l'aimons assez pour cela. »

Colonel le 14 février 1807, Chamorin va commander le 26^e dragons campé dans la vieille Prusse, sur les bords de la Passarge. Le 10 juin, il était blessé à Heilsberg, dès le début de l'affaire, et malgré sa blessure, à onze heures du soir, il dirigeait encore lui-même les charges de son régiment.

Placé dans la division du général Latour-Maubourg, il prend une vive part à la bataille

de Friedland (14 juin 1807), où le maréchal Bessières l'engage à moins s'exposer, et l'Empereur, après la paix de Tilsitt, en lui adressant les paroles les plus propres à flatter l'amour-propre d'un chef de corps, quand il passa à Châlons-sur-Marne la revue du corps d'armée qui se rendait en Espagne, lui accorda, pour son régiment, quarante croix de la Légion d'honneur, dont trois d'officier.

IV

Il nous reste à raconter la dernière partie de l'existence si courte et si bien remplie du général Chamorin ; elle s'écoula toute entière sur cette noble terre d'Espagne, qui devait être son tombeau.

Après la paix de Tilsitt, dirigé sur Bayonne, il passe la Bidassoa le 4 novembre 1808. Le 10, il combat sous les ordres du maréchal Lannes à Burgos, et le 22, il poursuit à Calahorra les troupes de Palafox, le futur et héroïque défenseur de Saragosse. Le 23, à Tudela, il attend dans un défilé une colonne espagnole forte de 8.000 fantassins, soutenue par de la cavalerie et de l'artillerie, il la charge, la met en fuite, lui prend quatre pièces de canon, ses caissons, et lui fait un grand nombre de prisonniers. Il passe alors momentanément sous les ordres du maréchal Ney et se distingue au combat de Calatayud.

Le 8 décembre 1808, après la prise de Madrid, l'Empereur, le félicitant pour sa belle conduite à Tudela, charge le général Lefebvre-Desnoëttes de lui annoncer qu'il le fait, suivant l'expression usitée alors, commandant

de la Légion d'honneur. Ce très grand et très rare honneur lui fut conféré le 11 janvier 1809.

Bientôt après, il rejoint sa division placée sous les ordres du duc de Bellune, division cantonnée à Tolède. Le 13 janvier 1809, il se distingue à Uclés, puis le 20 à Truxillo. Le 28 mars, il se signale à la bataille de Médellin, gagnée comme par enchantement par deux divisions de cavalerie contre une armée de 40.000 hommes.

Il écrivait après cette affaire : « Nous venons de remporter une victoire éclatante. J'ai fait plusieurs charges ; toutes ont été heureuses. Le 26^e s'est couvert de gloire ; l'infanterie en a été émerveillée. Le maréchal et les généraux m'ont fait toutes sortes de bons compliments ; j'espère que le régiment ne sera pas oublié. Nous avons tué plus de dix mille hommes, tous sabrés par la cavalerie. Je n'exagère pas, nous avons mal au poignet. Le régiment a une très belle réputation, et sans trop d'amour-propre, il la mérite ».

Distinction bien rare parmi les colonels de l'Empire : il avait été créé baron le 10 février 1809, avec une dotation de 4.000 francs constituée sur les domaines du royaume de Westphalie.

Nous avons encore à le voir à la bataille de Talaveyra-de-la-Reina, après laquelle le général Latour-Maubourg demande pour lui au roi Joseph Bonaparte la croix d'officier de l'ordre du Mérite militaire d'Espagne ; à le suivre à Ocana, où arrivant le soir après une marche forcée, il peut encore prendre part à l'action et enfoncer l'aile droite ennemie.

Nous le voyons encore, au cours des mois de mai et d'avril 1810, détruisant les bandes de guérillas qui désolaient la Sierra Moreña et l'Estrémadure. Admirons-le ce soir, où, avec une incroyable audace, il met en fuite un corps d'armée d'insurgés, quand il eût dû être fait prisonnier. Il venait de poursuivre et de disperser un fort parti ennemi, la nuit tombait quand, arrivé à l'extrémité d'un défilé, il aperçoit les feux d'un bivouac.

Il ordonne le plus grand silence, fait mettre pied-à-terre aux dragons, puis commande un feu de peloton. Les Espagnols, se croyant surpris par une troupe considérable, s'enfuient en désordre, abandonnant tous leurs bagages, et Chamorin, pour ne pas s'en embarrasser, y fait mettre le feu. Le lieu de l'action était Ignojoza et ceci se passait le 25 avril 1810. Le général Latour-Maubourg le félicite en lui disant que nul autre n'eût pu s'acquitter avec plus de bonheur et d'intelligence de la mission difficile dont il venait d'être chargé.

Au commencement de mai, il vient, avec son régiment, se reposer à Cordoue. Vers la fin d'août, il recommence la guerre de partisans dans la Sierra Morena et l'Estrémadure et rentre à Cordoue le 15 novembre, après l'avoir menée avec le même succès qu'auparavant. Le 22 décembre, il reçoit l'ordre d'aller seconder le maréchal Soult dans l'investissement de la place de Badajoz. Sur sa route, il rencontre, le 31 décembre, à Azuaga, un parti espagnol trois fois plus fort que lui; il l'attaque, le défait et termine l'année glorieusement en le faisant presque en entier prisonnier. Pendant les mois de

janvier et de février 1811, dont il passe quarante jours consécutifs au bivouac, par une pluie presque continuelle, il participe aux sièges d'Olivenza, d'Albuquerque et de Badajoz. Il poursuit et détruit les bandes du général La Romana, puis celles du général la Carrera, qui cherchait à s'introduire dans cette dernière place pour la ravitailler.

V

Voici en quels termes Chamorin raconte les péripéties de la bataille de la Gebora, où il se couvrit de gloire : « Depuis notre départ de Cordoue, nous avons eu de très belles affaires. Après la prise d'Olivenza, nous sommes venus, le 26 janvier, faire l'investissement de Badajoz. Nous avons passé la Guadiana, le 27, et nous avons pris position alternativement entre Elvas, Campo-Mayor et Badajoz. Le 6 février, toute la cavalerie espagnole et portugaise, au nombre de 4,300 chevaux, avait fait repasser la Gébora à 200 hommes de cavalerie que nous avions de l'autre côté. Cette troupe, commandée par le général La Carrera, qui tentait de s'introduire dans la place, avait avec elle une bonne artillerie et occupait une position difficile à attaquer. Cependant nous l'avons chargée, culbutée et, outre son matériel de guerre qu'elle a perdu, nous lui avons enlevé quatre obusiers et fait trois cents prisonniers.

« Le 9, l'ennemi a voulu prendre sa revanche et, pour nous faire repasser la Gébora, il lui a fallu 8,000 hommes d'infanterie, de l'ar-

tillerie et toute sa cavalerie. Nous avons fait la plus belle retraite.

« L'ennemi marchait sur trois colonnes et, malgré sa supériorité numérique, il lui a fallu plus de quatre heures pour nous faire reculer d'un quart de lieue, sans jamais oser entreprendre de charger sur nous. Nous sommes ainsi restés derrière la Gébora que nous venions de repasser, lui, occupant le pont qu'il a de suite coupé et garnissant la montagne de son infanterie qui y reste campée. Sa position était d'autant plus forte qu'elle était appuyée au fort San-Christoval. Le maréchal, après l'avoir reconnue, résolut de l'en chasser.

« Le 19, l'attaque a eu lieu, les eaux de la Gébora s'étant un peu retirées. A quatre heures du matin, toute la cavalerie, composée des 2^e et 10^e hussards, 2^e chasseurs, 14^e et 26^e dragons, passa la rivière à gué un peu au-dessous du pont coupé, gagna la gauche de l'ennemi pour l'amuser, pendant que l'infanterie la passait au-dessus et se dirigeait sur la montagne pour manœuvrer, entre l'ennemi et le fort San-Christoval.

« Cette manœuvre avait pour but de lui enlever la retraite sur Badajoz, tandis que nous lui coupions celle de Campo-Mayor. Tous les mouvements ordonnés par le maréchal ont été parfaitement exécutés. Le général Latour-Maubourg nous a divinement fait manœuvrer, toujours à portée de la fusillade.

« L'ennemi s'était formé en plusieurs carrés ; l'un d'eux, composé d'environ 3,000 hommes, nous semblait destiné ; nous manœuvrions constamment autour de lui. Notre infanterie était derrière. Nous reçûmes l'ordre de faire peloton à gauche et de nous por-

ter rapidement de son côté pour nous lier à son mouvement. Cette manœuvre nous donna la tête de la colonne, en marchant par la gauche.

« Arrivé devant l'angle du carré, je m'aperçus que trois obus et quelques boulets d'une batterie établie derrière nous venaient d'y arriver et y avaient mis un peu de désordre ; j'en profitai, je chargeai. L'enfoncer, le traverser, fut l'affaire d'un clin d'œil.

« Nous le fîmes prisonnier et sans nous arrêter, nous courûmes sur cinq pièces d'artillerie ; nous en prîmes de suite quatre et deux obusiers, la cinquième fut prise, au milieu d'un escadron ennemi, avec un général et son aide de camp. Le désordre était à son comble ; le centre mis à découvert par la prise du carré ne soutint pas notre choc : il entraîna dans sa déroute ce qui tenait encore de l'aile droite, et tout fut fini.

« C'est une fort belle affaire, et cette bataille de la Géborá est vraiment étonnante. Nous y avons pris toutes les anciennes troupes de La Romana avec lesquelles nous nous étions déjà rencontrés dans le Nord, et que nous avions si bien battues.

« J'ai été très heureux, quoique j'ai failli être roué sous un caisson, en arrivant sur les pièces d'artillerie. Mon cheval, embarrassé dans les traits, s'est abattu, le caisson a été culbuté et j'ai été un peu froissé ; cela ne m'a pas empêché de remonter aussitôt à cheval et de continuer ma course. Les généraux ont été très contents de moi et j'ai reçu un compliment bien flatteur de la part du maréchal duc de Dalmatie, à qui on avait rapporté que j'avais été blessé. Il me témoigna la plus vive satisfac-

tion, quand il vit qu'il n'en était rien. Il me vint trouver de suite après l'affaire ; je causais avec le général Latour-Maubourg et en présence de tout son état-major, il m'a fait les plus grands éloges sur l'à-propos de ma manœuvre et la manière dont nous avons travaillé les pèlerins.

« Voici textuellement les paroles prononcées par le maréchal Soult : « Ah ! vous voilà, colonel Chamorin, on m'a dit que vous aviez été blessé ». Sur sa réponse négative : « Tant mieux, j'en aurais été vivement affecté. L'armée a besoin de vos services et vous lui avez montré aujourd'hui combien ils peuvent lui être utiles. Vous avez été, comme toujours, brave et habile, et votre beau régiment vous a vaillamment secondé. Votre manœuvre, secondée et exécutée à propos, nous vaut une belle victoire ; j'en informerai l'Empereur ». « Je suis bien content d'avoir fait cette belle campagne, nous n'avons pas démenti notre bonne réputation. N'est-ce pas, mon cher Bessodes, écrit-il à un de ses amis, major du 26^e dragons, à cette époque à Cordoue, qu'il est bien beau d'avoir pris en deux mois de temps vingt mille hommes, trois cent vingt-six bouches à feu et cinq places fortes : Olivenza, Badajoz, Campo-Mayor, Albuquerque et Valenzia de Alcantara ; ces deux dernières par les dragons tout seuls ».

VI

Après cette héroïque victoire de la Gébora, les maréchaux ducs de Dalmatie et de Trévise demandèrent de nouveau pour Chamorin le grade de général de brigade. Un décret du

5 mars 1814 l'élevait à cette dignité ; il était ainsi motivé : M. le colonel Chamorin remplira avec une égale distinction le grade de général de brigade qui est demandé pour lui. Cet officier, qui joint à une bravoure signalée un mérite réel et des connaissances étendues, est un des meilleurs de l'armée. Le 24, son brevet de général arrivait à l'état-major, et le 25 la mort le frappait dans les plaines de Campo-Mayor, sans qu'il ait pu voir ce dernier sourire de la fortune.

A l'approche du général Lord Bérésford qui, par l'ordre du duc de Wellington, venait avec des forces considérables reprendre la place de Campo-Mayor, le général Latour-Maubourg la fit démanteler et forma un convoi de toute l'artillerie qu'elle renfermait pour l'évacuer sur Badajoz. Chamorin, avec 500 chevaux et un bataillon du 100^e de ligne, dont le reste flanquait le convoi, fut chargé de protéger la retraite ; avec ces faibles ressources, il arrêta, pendant près de huit heures, la marche de l'ennemi, fort de 7,000 fantassins et de 5 à 6,000 chevaux, lui fit environ une centaine de prisonniers et permit au convoi de gagner Badajoz.

Depuis le matin, il avait opéré plusieurs charges avec succès ; mais au moment de se replier définitivement sur Badajoz, il veut tenter encore une fois la chance des combats ; il charge en tête de la compagnie d'élite de son brave régiment, mais ici le bonheur lui fait défaut. Emporté par sa fougue habituelle, il pénètre trop avant dans les rangs anglais, se trouve séparé des siens, puis démonté et combattant à pied après avoir perdu son casque dont le turban avait

été coupé dans une des charges du matin, il périt au milieu des cadavres de ceux qu'il avait abattus.

Les Anglais, qui admirent son courage, lui crient en vain de se rendre. Fidèle à son serment, lui qui avait écrit à ses amis : « Si l'on vous dit jamais que je suis prisonnier des Anglais, n'en croyez rien, c'est que je ne serai plus, il ne m'auront que sans vie », il répond par des coups de sabre aux diverses sommations qui lui sont faites et, dans ce moment où il y va de sa vie, il frappe d'un coup mortel un jeune dragon anglais, fils de famille, confié à la tutelle d'un vieux soldat.

Ce fut le signal de sa mort ; car, au moment même où tombe sa victime, le vieux surveillant du jeune gentilhomme se précipite sur lui et, d'un coup de sabre, lui sépare la tête en deux. En apprenant sa mort glorieuse, le maréchal Soult dit, en présence de plusieurs généraux et officiers supérieurs : « Je le regrette sincèrement, c'est un brave que je perds ; c'était l'un de mes meilleurs officiers d'avant-garde ».

Sa tombe s'ouvrit au milieu même de sa victoire, et l'on peut dire de lui, comme d'un illustre soldat, qu'il mourut sur un lit de cadavres. Il fut enterré sur le champ de bataille, au lieu où il était tombé, par les soins du général anglais Bérésford, avec tous les honneurs de la guerre, en présence d'une députation de sous-officiers et soldats qui avaient été réclamer son corps. Le général Latour Maubourg reçut le lendemain une lettre du général ennemi qui rendait un témoignage éclatant de l'héroïsme de Chamorin, et dans laquelle il disait que l'officier

tué la veille sur le champ de bataille de Campo-Mayor avait, avec sa petite troupe, opposé une résistance au-dessus de tout éloge.

VII

Voici, pour compléter sa biographie, ce que le général Latour-Maubourg écrivait à son fils qui lui demandait, en 1839, une copie de la lettre du général anglais :

« Dammarie-les-Lys, 18 octobre 1839.

« Je regrette vivement de ne pouvoir mettre entre vos mains le témoignage que vous me demandez et qui prouve l'estime qu'avaient pour votre père les ennemis que nous combattîmes ensemble pendant si longtemps. Je ne retrouve plus la lettre de Lord Bérésford. Néanmoins, vivez en repos ; il y a assez de faits qui proclament son mérite pour que sa réputation puisse se passer de l'assertion que vous désirez, mais qui, je l'avoue, est des plus honorables. Et puisque, par cette circonstance toute fortuite, je suis amené à vous parler de lui, je ne terminerai pas ma lettre sans vous exprimer combien sa mort, toute glorieuse qu'elle ait été, fut vivement ressentie dans cette partie de l'armée française qui, à cette époque, se trouvait en Andalousie, par ma division qui avait su l'apprécier, par son régiment qui l'aimait jusqu'à l'adoration et par moi particulièrement qui perdis en lui un officier supérieur, plein de zèle et d'activité, de courage et de talent et un bon et sincère ami.

« Certes, le général Bérésford, en m'écri-

vant pour me dire tous les éloges qu'avait mérités le commandant de l'arrière-garde française pendant toute la durée de l'affaire de Campo-Mayor, où nous perdîmes, vous, le meilleur des pères, moi un des plus braves officiers de ma division, ne m'apprit rien que je ne susse aussi bien, et je crois même mieux que lui. Mais sa lettre, témoignage éclatant de l'estime et de la haute réputation que s'était acquises dans l'esprit des ennemis auxquels nous étions opposés, depuis si longtemps, le brave officier, dont nos rangs venaient d'être privés, a contribué seulement à nous faire mieux sentir, en admettant que cela fût possible, l'étendue de la perte que l'armée venait de faire et la justice des regrets dont elle était suivie.

« Ils étaient bien sincères, je puis vous l'assurer, de la part de nous tous, ces regrets qui attestaient de notre estime pour un homme qu'une mort glorieuse venait si tôt ravir à une belle destinée et à de nombreux amis ; car vous le savez déjà, votre père, par l'amitié, la franchise, la bonté de son caractère, la grande bienveillance qui lui était naturelle, comme par l'éclat de sa valeur et le nombre de ses brillantes actions, avait su se concilier l'amitié de tous ceux avec lesquels il avait vécu, s'était acquis d'une manière aussi solide que durable l'affection des officiers de tout grade avec lesquels il avait servi et avait dignement mérité, par l'intérêt et l'attachement qu'il leur portait, la vénération des soldats qu'il avait sous ses ordres et qu'il commanda longtemps et dans toutes circonstances avec une bien réelle et bien louable distinction. »

Il n'y a rien à ajouter à un tel éloge. Chamorin avait à peine trente-huit ans au moment où il fut frappé à mort et il avait assisté à 142 sièges ou batailles, avait été blessé quatre fois et avait suivi partout l'étendard de la République et l'aigle impériale. Une pension de trois mille francs fut accordée à sa veuve ; en mémoire de tant d'éclatantes actions, d'une vie dévouée tout entière à son pays, son nom, d'abord omis, car il n'avait exercé que peu de temps les fonctions d'officier général, fut, sur la réclamation de sa famille, inscrit en 1842 sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Il figure également sur les tables de bronze du palais de Versailles.

Quand on parcourt le petit cimetière de Margny-lez-Compiègne, on aperçoit sur la gauche, en montant, et à peu près au milieu, un monument qui a été élevé par les soins de la famille du général qui a longtemps habité la localité. Il se compose d'une colonne commémorative élevée à la mémoire du général Chamorin ; il a la forme d'une stèle et sur les côtés, outre les armoiries conférées au baron de l'Empire, sont gravées les campagnes auxquelles il prit part : le Boulou, Frosinone, Borgo-Forte, Casteggio, le Mincio, Marengo, Marciana, Saint-Domingue, Austerlitz, Heilsberg, Eylau, Friedland, Tudela, Médelin, Ocana, La Gebora, Badajoz et Campo-Mayor. C'est un cénotaphe, car le corps du général ne fut jamais rapporté d'Espagne. A ses côtés repose sa mère, Marie Joanny de Cherchi qui eut la douleur de lui survivre et ne mourut que le 13 avril 1834, à l'âge de

90 ans et 9 mois. Il est entouré comme d'une garde d'honneur, de ses trois frères, morts tous les trois au service de la France.

Le premier, Vital Chamorin, commandant de gendarmerie, chevalier de la Légion d'honneur, mourut en 1823. Le second, Vital-Joachim, qui faisait partie des gardes d'honneur, fut tué à la bataille de Leipzig, le 18 octobre 1813. Le troisième, Auguste-Constant, qui appartenait à la garde municipale de Paris, périt également dans une des émeutes qui ensanglantèrent la capitale en 1832. Ajoutons qu'à la défense de Compiègne, en 1814, défense dirigée par le major Othenin, dont une des rues de notre ville porte encore le nom, figurait aussi un Chamorin qui, criblé de blessures, alla mourir à l'hôpital de Compiègne.

Tous les membres de la famille également ont donc largement payé leur dette à la Patrie et pratiqué ces vertus guerrières qui ont inspiré à Alfred de Vigny son bel ouvrage de *Servitude et Grandeur Militaires*.

Le héros de notre histoire peut être proposé comme modèle aux générations actuelles et on peut lui appliquer à juste titre la maxime décernée à M. Thiers, l'éminent libérateur du territoire : *patriam dilèxit, veritatem coluit*.

Il offre à notre admiration un heureux mélange des qualités et des défauts qui ont fondé la vieille France ; c'est sur ce mélange que repose la trinité, pour nous indissoluble, de l'Armée, de la Religion et de la Patrie.

PAUL LAMBIN.